

THÉÂTRE

Nicolas Givran

Cie « Qu'avez-vous fait de
ma bonté ? »

La pluie pleure

17 et 18 septembre
TÉAT Champ Fleuri

Dès 10 ans
1h

Dossier ressource

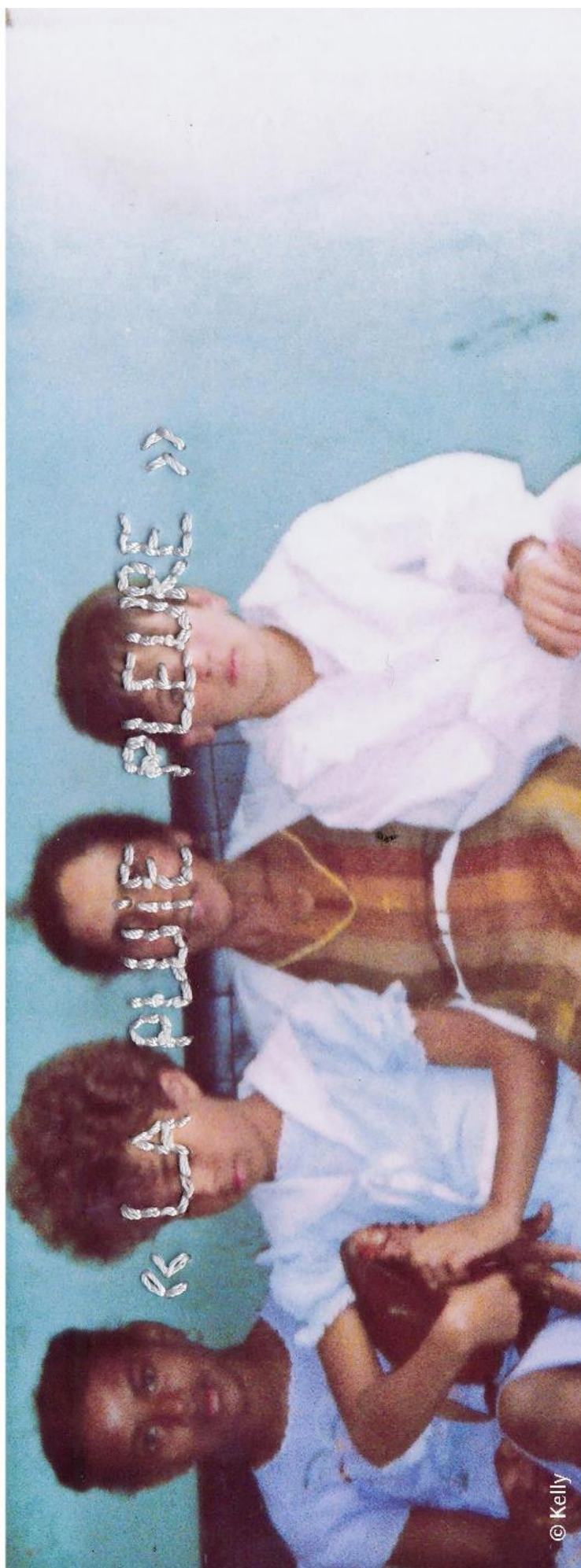
David Sarie

Professeur relais
des TÉAT Réunion, Théâtres
départementaux de La Réunion
auprès de la délégation académique
à l'éducation artistique
et à l'action culturelle.

www.teat.re



TÉAT
ÎLE DE LA RÉUNION



© Kelly

SOMMAIRE

Présentation Page 3

La pluie pleure :

La note d'intention de Nicolas Givran Page 6

Philippe Gauthier – auteur Page 6

La scénographie Page 7

Le bruitage et le fond sonorePage 11

Les artistes Page 12

Avant le spectacle Page 16

Après le spectacle Page 20

Pour aller plus loin Page 22

Annexes :

La lettre de Victor Page 23

Interview de Nicolas Givran Page 24

A la façon d'une pièce de Samuel Beckett, *La pluie pleure* est la quête initiatique de deux personnages qui se rencontrent par hasard dans un no-man's land. Le jeu des probabilités qui structure notre rapport au quotidien est désamorcé. Tout cadre de compréhension préétabli est annihilé. On ne peut s'attendre à rien, ce qui supprime tout effet de suspense. Notre seul horizon d'attente tient seulement dans le titre *La pluie pleure* et s'instruit dans la mise en question de ce qui va advenir de cette rencontre entre un jeune adulte au comportement stéréotypé et obsessionnel et un enfant grimpé en Spider-Man. Cet univers d'emblée incertain positionne aussitôt le spectateur dans une attitude d'empathie à l'égard de ces personnages. On ne sait ce qu'ils font là, d'où ils viennent, ni réellement où ils sont et ce qu'ils cherchent. Nous sommes renvoyés inéluctablement au questionnement métaphysique que nous aurions tous affronté dans notre enfance : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Que m'est-il permis d'espérer ? L'indécision dans laquelle l'auteur nous place fait écho à l'instabilité du monde dans lequel ces deux personnages évoluent depuis qu'ils se sont lancés dans leur recherche. Comment vont-ils répondre à l'injonction qu'intime la conscience de chacun « *Tu dois devenir celui que tu es.*¹ » ?

La pluie tombe à verse. Nous sommes en campagne métropolitaine. Victor, un jeune garçon de 8 ans et trois quart, déjà tout mouillé, cherche à s'abriter sous le péristyle de la discothèque le « *Hors-jeu* » qui est fermée depuis un moment. Il rencontre alors Ben, un jeune homme originaire des Hauts de l'île de La Réunion, absorbé par le classement de ses vignettes Panini de footballeurs, qui est déjà installé sous cette galerie. Très méthodique dans sa démarche, Ben classe les vignettes qu'il a en plusieurs exemplaires dans un classeur à volant avant d'isoler les nouvelles vignettes qu'il n'avait pas dans sa collection et qu'il colle dans un cahier. La présence de Victor le dérange clairement. Il n'a qu'une envie, c'est que celui-ci s'en aille pour se consacrer totalement à sa tâche.

Ben est un solitaire. Il n'a jamais eu d'ami. Fils unique, sa mère célibataire n'a jamais voulu lui révéler qui était son père. Il n'a jamais su créer d'attache avec quiconque en dehors de la relation fusionnelle qu'il entretenait avec sa mère. Enfermé dans son village des Hauts et ses alentours immédiats, faute de perspectives sociales et culturelles, il s'est construit sans père, sans ami, dans cette solitude qui ne trouve d'autres expédients que son imaginaire que nourrissaient tous les objets qui suscitaient son admiration. Cependant, c'est autour d'un vide, celui du père, que tournaient constamment ses rêveries. Son père a été pour lui tour à tour un pompier, un pilote, un astronaute, un chanteur célèbre, Président, Ninja, avant qu'un camarade lui fasse remarquer qu'avec son teint de peau son père devait être Indien. Il s'est alors imaginé fils d'un Apache qui avait bravé les interdits sociaux pour aimer secrètement la fille d'un cow-boy à la manière d'un *Roméo et Juliette* adapté comme dans un film de John Wayne. Jusqu'au jour où, jouant dans le garage de la maison, il découvre une photo, un peu floue, de sa mère en compagnie d'un footballeur. Il acquiert immédiatement la certitude que ce ne peut être que cet homme. Les cow-boys et les Indiens perdent sur le champ tout intérêt à ses yeux. Il ne s'intéresse plus qu'aux footballeurs dont il collectionne les vignettes Panini.

Totalement seul après le décès de sa mère, Ben finit par rassembler l'argent qu'elle lui a laissé pour quitter les Hauts, prendre l'avion et partir en quête de ce père putatif. D'abord en errance, il finit par apprendre que l'ancien footballeur est devenu propriétaire d'une discothèque, le « *Hors-jeu* », devant laquelle il va décider de l'attendre.

Cette attente a priori absurde ne sera pas vaine. Faute de rencontrer l'homme qu'il imagine et surtout, espère être son père, Ben va faire la connaissance de Victor. La vulnérabilité et la détresse de cet enfant vont lui permettre de se détourner progressivement de ses chimères et de ses obsessions. L'accueil de la

¹ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, §270.

souffrance de l'autre et la sollicitude dont il a besoin le font grandir et lui permettent d'entrer, enfin, dans l'âge adulte, non sans avoir versé une larme sur les illusions de l'enfance et la peur de devoir affronter les responsabilités qui lui incombent désormais. Larme que remarque Victor mais que Ben niera par un « *La pluie pleure* » en guise de réponse à la question « *Pleures-tu ?* ».

Si toute pièce est, selon les mots de Jean Jullien, « *une tranche de vie, mise sur la scène avec art*² », *La pluie pleure* présente l'univers de ses personnages à partir d'un moment charnière, celui d'une transition qui charrie des espérances déçues, des projections spécieuses, des illusions tenaces auxquelles il faut renoncer et dont le deuil est le préalable douloureux mais nécessaire au renouveau.

Elle mobilise les icônes qui peuplent l'imaginaire de Ben : le cow-boy, Winnetou³, l'univers de Star Wars, la skating barmaid, le footballeur, le papa chanteur mais également les « monstres » tels que l'auto rouge⁴. Tous ces signes nous renvoient à une enfance des années 1980 à La Réunion. De même, les vêtements de Ben : blouson starter redskin, baggys, reeboks pump, portefeuille à scratch sortent directement de la garde-robe d'un adolescent des années 1990. Ni l'époque, ni le lieu ne sont clairs. Toutefois, on sent que Ben est bloqué dans un passé qui ne passe pas ; celui d'une fixation névrotique qui se traduit par une régression et une compulsion de répétition qui se manifestent clairement dans le classement des vignettes Panini. Celui-ci est systématiquement redoublé de l'énoncé descriptif « *J'ai* », « *J'ai pas* » qui, dans la mise en œuvre de la classification, devient ordonnateur et, par voie de conséquence, prend une valeur judiciaire. Victor gravite innocemment autour des fixations de Ben en venant avec un problème clairement énoncé, courageusement assumé : le droit d'aimer son camarade Jérémie.

Les personnages de Ben et de Victor ont en commun ce besoin d'étayage qui se traduit par la recherche de ce qui soutient, de ce qui reconnaît et de ce qui autorise, c'est-à-dire ce qui permet d'accéder à la formulation du désir. C'est la quête d'un père pour Ben, l'apparition régulière de sa mère et de son parrain. C'est la requête auprès de Christiane Taubira⁵ de l'extension d'un droit aux enfants pour Victor. Il s'agit donc toujours du Manque, du Père et de la Loi.

La réponse est déjà posée avant même l'élucidation du problème dans la parole outre-tombe de la mère de Ben qui lui parle au téléphone : « *Prends soin de celui qui est vulnérable* », version laïque de l'injonction augustinienne « *Aime et fais ce que tu veux*⁶. ».

Néanmoins, tout comme Ben, Victor l'ignore. Ce qu'il cherche c'est le droit à l'amour. En proie à ses premiers émois qu'il est encore incapable de comprendre, Victor constate son trouble : une sensation étrange dans son ventre qui lui évoque le mouvement de poissons rouges dans leur aquarium. Son père penche pour une gastro-entérite là où sa mère discerne le sentiment amoureux. Cependant, cet amour-là ne correspond pas aux représentations dominantes car Victor aime Jérémie sans savoir si ce sentiment est partagé. Toutefois, il sait que les hommes peuvent s'aimer et même désormais se marier depuis la Loi

² *Le théâtre vivant*.

³ Personnage d'un Apache créé par le romancier Allemand Karl May à la fin du XIX^{ème} siècle.

⁴ Dans les années 1950 jusqu'aux années 1980, les services sociaux retiraient de leurs familles des enfants repérés en danger du fait de carences liées à l'extrême pauvreté ou des maltraitances avérées pour les placer à l'adoption ou les envoyer en Métropole dans des territoires en voie de désertification, notamment dans le département rural de la Creuse. Pour la plupart illettrés, les parents ignoraient la teneur réelle des engagements auxquels ils souscrivaient en signant les papiers que leur présentaient les agents des services sociaux. Ces placements étaient vécus par les familles comme des enlèvements. La légende racontait que les assistantes sociales venaient chercher les enfants avec une voiture rouge. Les collègues qui souhaiteraient envisager un travail sur cette question peuvent consulter la page Wikipédia dédiée au sujet et pourront mobiliser avec profit le travail d'Ivan Jablonka, *Enfants en exil: Transfert de pupilles réunionnais en métropole (1963-1982)*, le rapport de Philippe Vitale *Étude de la transplantation de mineurs de La Réunion en France hexagonale*.

⁵ Garde des sceaux/des sots.

⁶ Augustin, « Commentaire de la première épître de Jean », *Traité sur Saint Jean* VII, 8.

Taubira. Néanmoins, qu'en est-il des petits garçons ? Sont-ils autorisés à s'aimer ou sont-ils littéralement hors la loi ? Dans ce cas, sont-ils condamnés à une relation qui n'est pas reconnue par la Loi, potentiellement honteuse, et donc devant rester cachée ?

Victor va écrire une lettre à Christiane Taubira pour demander l'extension du droit des « *hommes-o-sexuel* » à celui des « *garçons-o-sexuel* ». La démarche est peu commune mais empreinte d'une logique imparable telle que peut en faire montre l'enfance encore ignorante des conventions sociales et de ses règles implicites. La lettre va lui être retournée car la destinataire « *ne travaille plus à cette adresse* ». Toujours aussi déterminé, Victor va donc décider qu'il n'a plus d'autre solution que de retrouver Christiane Taubira pour lui exposer sa demande.

Pour ce faire, il s'est revêtu du costume de Spider-Man. Tel Peter Parker qui n'est ni humain ni arachnide, ni enfant ni adulte, ni viril ni féminin et dont l'identité aussi incertaine que secrète sert à défendre la justice, Victor quitte l'enfance sans réellement comprendre ce qui est en train de lui arriver mais avec cette revendication de droit et de justice qui ne se satisfait d'aucune compromission. Ben et avec lui le spectateur ne découvrent la mission que s'est donnée Victor que lorsque Ben trouve et lit la lettre à Christiane Taubira alors que Victor est inconscient.

Ici, le regard innocent de l'enfant joue comme détour poétique pour aborder le sujet clivant de l'homosexualité tel que l'ont révélé les manifestations contre le « mariage pour tous » en 2013 qui est évoqué ici. Bien plus, cette distanciation est redoublée par l'écart des représentations culturelles. La révélation de l'homosexualité possible de Victor qui est tombé amoureux de son camarade Jérémy est perçue par la mère de Ben comme une maladie et/ou une malédiction. Sitôt identifiée, il convient de la traiter et de la conjurer par le « sort ». Pour ce faire, Ben doit sacrifier une poule noire, planter un clou dans la bête morte et poser ce clou sous la tête de l'enfant endormi. Il s'agit d'une part de libérer Victor d'une intention occulte malveillante et d'autre part de rétablir l'ordre des rapports légitimes de sexes qui sont menacés. Bien plus, le rite a également une dimension prophylactique car il empêche, accessoirement, que le « sort ne monte pas » sur Ben et que la contagion ne s'étende. Le traitement magique est tout autant curatif que préventif. À défaut de poule noire, Ben utilisera un poulet congelé avant de répondre à sa mère qu'il s'agit seulement d'un enfant qui a besoin de parler avec un adulte et d'être protégé. Ce faisant, Ben se positionne enfin comme un adulte et non plus comme l'éternel enfant, le fils de... Le caractère irréalisable de l'injonction de la mère de Ben de procéder à une cérémonie magique permet à celui-ci de buter contre le réel et de se positionner contre l'omnipotence de sa mère.

Ce premier comportement mature redéfinit les rapports de Ben avec sa mère à qui il est capable désormais de parler en créole et non plus en français. En s'opposant, Ben se positionne comme un adulte et accède au symbolique, devenant capable de prendre la parole et donc d'énoncer son désir.

La langue des différents personnages, leurs voix ainsi que leurs positionnements de genre sont stéréotypés. Le parrain s'exprime tel un titi parisien à la voix tannée par le tabac et les boissons fortes et se présente comme un cow-boy, à la façon de Charles Bronson, qui vivrait dans les Hauts et ferait des camps sur les plages de l'Ouest de l'île de La Réunion. La mère, une skating barmaid, passe constamment le balai alors qu'elle est enfermée dans une boule à neige, telle Sysiphe condamné à pousser son rocher. Elle s'exprime d'une voix toujours douce, presque suave, dans un créole très soutenu. Ben, que l'on a abondamment décrit, s'exprime dans un français rempli de créolisme dans un phrasé et une diction adolescents. Enfin, Victor, grîmé en Spider-Man, cherche à parler tel un adulte avec sa voix de fausset en employant à tort des mots qu'il ne maîtrise pas. Au-delà de la situation particulière de chacun de ces personnages, c'est la façon dont s'énonce la parole de tout un chacun et sa portée qui sont ici éclairées.

La pluie pleure

Durée : 1h

Public : à partir de 10 ans

Texte : **Philippe Gauthier et Nicolas Givran**

Mise en scène : **Nicolas Givran**

Distribution plateau : **Julien Dijoux, Adèle Givran, Fabrice Lartin**

Distribution vidéos : **Julie Moreau, Fabrice Lartin, Charlie Lallemand, Sami Pageaux Waro**

Scénographie Infographie : **Studio Gao Shan Pictures**

Création Musicale : **Sami Pageaux Waro, Zanmari Baré, Charlie Lallemand**

Création Sonore : **Serge Parbatia et Lilian Boitel (Kwalud)**

La note d'intention de Nicolas Givran

« Le point de départ du projet La pluie pleure est lié à une anecdote personnelle. Début 2013, tandis que le mouvement des « Manifs pour tous » occupait très largement l'espace médiatique et public depuis des mois, j'ai dû expliquer à ma fille, âgée de 4 ans à l'époque, les raisons qui poussaient ces personnes à protester ainsi... La réaction de mon enfant m'a marqué : Elle était frappée d'étonnement et d'incompréhension, d'autant qu'elle-même à ce moment-là était amoureuse d'une copine d'école...

Alors, après l'incompréhension vint l'inquiétude, et il a fallu, (tâche parentale ardue s'il en est), trouver les mots justes et rassurants... J'ai donc convoqué cet épisode pour créer le rôle de Victor, avec la conviction que le bon sens et l'innocence d'un personnage enfantin seraient les meilleurs vecteurs pour poser un regard poétique sans prosélytisme sur ces questions qui ont agité et divisé la société française. Pour ce qui est du deuxième « héros » de ce récit, Ben, la schizophrénie (qui ne sera jamais nommée comme telle) dont il est atteint lui fait entendre la voix et surtout « la langue » de sa mère décédée, qui lui parle en Créol tandis qu'il lui répond systématiquement en Français.

Il s'agit ici d'évoquer la diglossie que vivent bon nombre de Réunionnais, loin de leur île... ou pas : Avoir une langue maternelle, celle « du cœur », souvent dévaluée, et que certains vont, pour des raisons contextuelles, des complexes d'infériorité entretenus par l'inconscient collectif depuis des générations etc. ne plus utiliser, ou alors uniquement dans des situations particulières (intimité, émotions fortes).

Là encore, tout comme pour l'homosexualité, l'idée n'est pas d'aborder ces questions de manière frontale ni didactique, mais de transposer artistiquement les ressorts et conséquences de ces phénomènes d'acculturation, à l'échelle d'un jeune adulte qui se débat avec ce qui l'a constitué.

Et cette langue maternelle, Ben finira par se la réapproprier et « guérir », au contact de Victor, qui lui aussi se débat pour affirmer une identité en péril. »

Philippe Gauthier - auteur

« Tout part d'une rencontre. Celle avec une île volcanique, vibrante... puis celle avec Nicolas et ses personnages. Et quels personnages ! Pour mon écriture, ils sont primordiaux. Chacun doit avoir son histoire, sa personnalité, sa propre vie...

Contrairement à mes habitudes, Ben et Victor ne sortent pas d'un recoin de mon cerveau. Je n'ai été que le témoin de leur naissance (et peut-être y ai-je même contribué ?).

Toujours est-il que j'ai beaucoup de tendresse pour ces deux loustics et qu'il me semble évident qu'ils ont des choses à dire et à vivre. Alors la proposition de Nicolas de m'associer à cette aventure n'a pu que m'intéresser.

Il y a ensuite les thèmes qui seront abordés. Nous partageons avec Nicolas ce désir de mettre des mots sur des maux. Ceux d'enfants. Mais surtout ceux d'une société parfois incapable de les entendre, les comprendre et les protéger.

L'enfance est un thème récurrent dans mes écrits. Certainement parce qu'elle est l'endroit le plus fragile. Un endroit qu'il faut défendre coûte que coûte. Un endroit où l'on peut trouver les réponses à tant de questionnements. Des réponses naïves, vraies, entières. Sans hypocrisie ni calcul...

Il y aura donc Ben et Victor. Chacun essayant de trouver l'équilibre sur le fil de leur vie. L'un déraciné, essayant de retrouver les branches d'un arbre généalogique sur des morceaux de papier plastifié ; l'autre tentant de comprendre pourquoi il n'est pas libre d'aimer qui il veut.

La rencontre de ces deux « déséquilibrés » de la vie leur sera peut-être salvatrice. En tout cas leur permettra-t-elle de mettre des mots, sur leurs maux... »

La scénographie

L'intention, pour ce face-à-face de personnages « en attente », est de créer une sorte de « non lieu », hors du temps, et du monde extérieur. D'où le fait de situer cette rencontre devant un établissement visiblement fermé de longue date et dans un environnement qui semble ne plus être fréquenté. La référence à la loi du « mariage pour tous » tend à situer l'action de la pièce dans les années 2014 au plus loin...



En revanche, on ne saura jamais (et de nombreux signes viendront semer le doute) si ce jeune adulte (Ben), habillé comme un adolescent tout droit sorti des années 90, est là depuis une heure, une nuit, ou s'il fait ainsi le guet depuis des années, et ce tous les soirs... Peut être même bien que cet espace, cette rencontre, n'existent que dans son imaginaire...



C'est cette notion de « projection », de fantasmagorie qui sous-tend le principe scénographique : hormis la cabine téléphonique qui est « physiquement » sur le plateau, la devanture de la discothèque le « *Hors-jeu* » consiste en une image projetée sur un écran de type cycloïde, qui prend toute la surface du fond de scène.

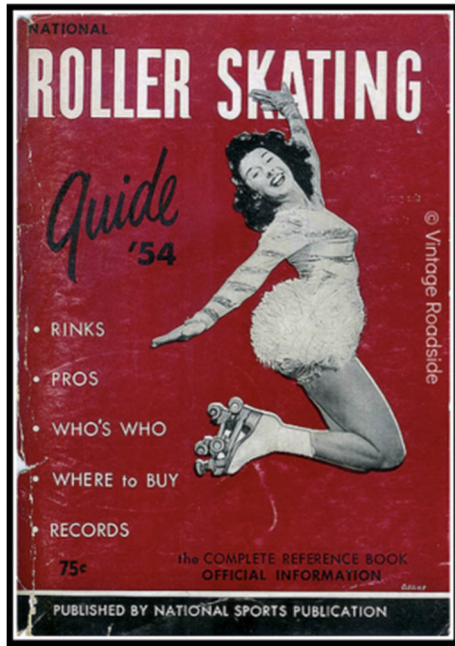
La composition graphique de cette façade s'inspire d'une image extraite du film de Sergio Leone *Il était une fois en Amérique*. On y voit une fresque représentant quelques-unes des animations et des numéros proposés par un lieu dédié au divertissement.



La devanture du « *Hors-jeu* » consiste en une porte centrale en trompe l'œil derrière laquelle Ben espère retrouver un père qu'il n'a pas connu. Cette devanture est couverte « d'affiches » annonçant des soirées festives thématiques.

Deux d'entre elles, symboles de référents fantasmés par le personnage de Ben, vont jouer un rôle essentiel dans la dramaturgie du spectacle :

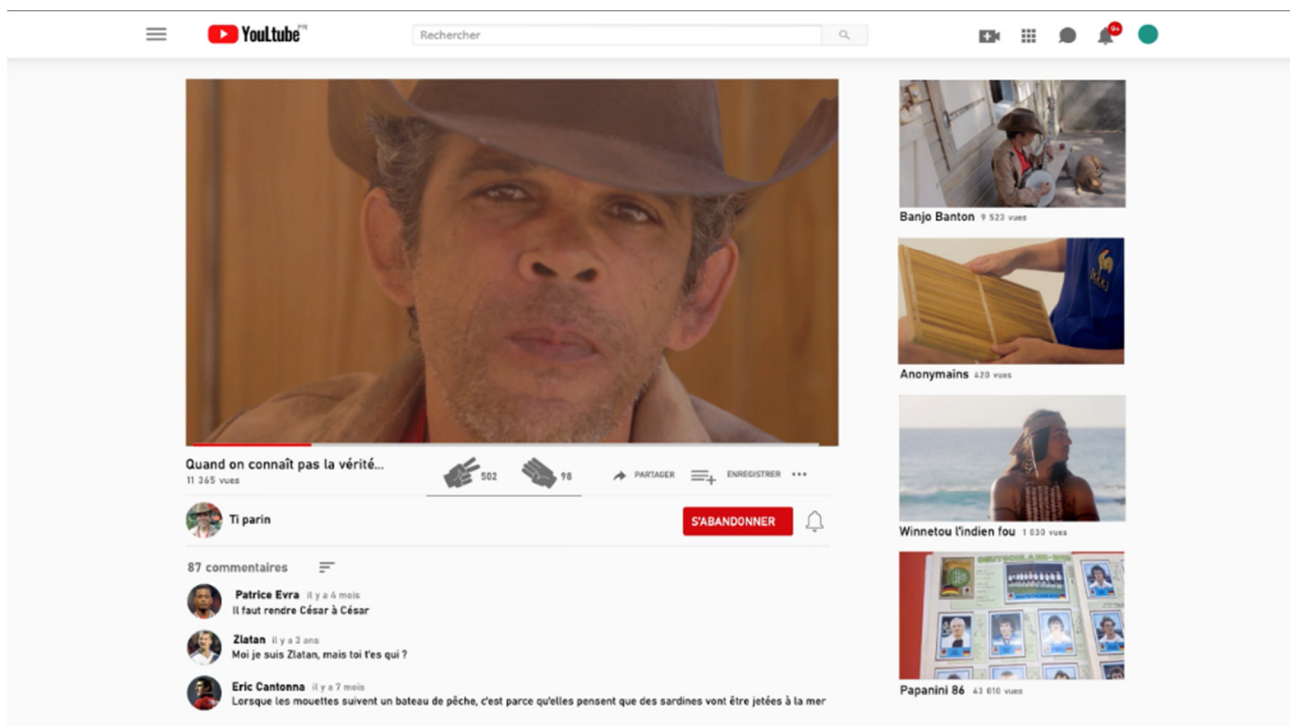
- L'une, représentant la figure maternelle, incarnée par une serveuse/danseuse en patins à roulettes ;
- L'autre, une figure masculine, narrateur du spectacle et parrain de Ben, incarnée par une réclame mettant en scène un cow-boy, le tout dans des esthétiques proches des exemples ci-dessous :



Techniquement, ces deux « affiches » sont des images figées de vidéos qui ont donc la capacité de s'animer.

Les personnages de « la mère » et/ou du « cow-boy » entrent ainsi en interaction soit directement avec Ben, soit en adresse au public pour donner des éléments narratifs, soit pour dialoguer entre eux....

Au démarrage de chacune de ces séquences vidéo, l'une ou l'autre des « affiches » est « cliquée », la « devanture de discothèque » devenant ainsi subitement un « moniteur d'ordinateur » sur lequel s'animent des vidéos en « mode plein écran » :



Vous trouverez un extrait ici : <https://www.youtube.com/watch?v=jqygowUtYII>

Dans cet exemple, qui préfigure les séquences « narrateur », les « vignettes » miniatures « figées » (à droite) peuvent également s'animer et interagir entre elles, et/ou avec le « cow-boy ».

Sur le même principe, des séquences chorégraphiques de la serveuse à patins sont diffusées lors des « conversations téléphoniques » de Ben avec sa mère défunte.



Cette image d'une mère sublimée dans sa mise en scène évoquera les jouets de type boules à neige musicales où l'on voit tourner une danseuse classique sur ses pointes.

Vous pouvez voir l'animation ici : <https://www.youtube.com/watch?v=9jMPQ-aElw0>

La « boule » ainsi que la neige sont ici recréées numériquement et en lieu et place de la ballerine, c'est donc une danseuse montée sur des patins à roulettes et portant un uniforme de « skating barmaid » qu'on voit évoluer.

Ces « apparitions » qui reprennent les chartes graphiques des chaînes internet, donnent à ces deux personnages des statuts de YouTubeurs, ces influenceurs qui, pour les plus populaires d'entre eux, sont de véritables « modèles », idolâtrés par une grande partie de la jeunesse d'aujourd'hui.

Le choix extrêmement genré de ces deux archétypes (cow boy et serveuse/danseuse), figures iconiques d'autres époques, renforce les anachronismes mis en présence dans le spectacle, et jette un trouble supplémentaire sur l'improbabilité de cette rencontre. Certains clichés et déterminismes relatifs au masculin / féminin sont déconstruits poétiquement. Ainsi, la « mère » et le « parrain » de Ben accompagneront son parcours vers l'acceptation de sa propre identité et de celle de son tout jeune camarade.

Le bruitage et le fond sonore

Le récit de cette rencontre est cadré par une unité de temps, celle d'une nuit orageuse et pluvieuse. Un soin particulier est donné au travail de bruitages qui figure la présence des éléments pluie et orage tout au long du spectacle.

De même, la rumeur « du monde extérieur » (automobiles, voix) est subtilement travaillée. La sensation d'isolement des protagonistes, la dimension « désertée » de ce « non lieu » sont ainsi suggérés par « l'éloignement » des sources sonores.

Par exemple, un principe de faire « passer des voitures » (moteurs et musiques de l'habitacle) à de grands intervalles et « au loin », suggère une route excentrée d'une vie citadine et peu fréquentée et renforce la sensation d'isolement du lieu et le huis clos des protagonistes. Le choix des musiques provenant des voitures, « les ambiances » des différents habitacles (chants, rires, cris, etc.) s'ils nous parviennent, sont autant de marqueurs de temporalité et « d'ambiances » venues du monde extérieur tantôt joyeuses, menaçantes etc.

La globalité de la progression sonore a une écriture propre qui vient faire écho à la dramaturgie générale de la pièce.

De surcroît, une bande son musicale est créée pour chacune des vidéos faisant intervenir le « cow-boy » ou « la mère ». Ainsi, lors des séquences « narrateur », sur l'une des vignettes miniatures, un duo de musiciens, les *Sages comme des sauvages*, vient systématiquement accompagner les prises de paroles du parrain de Ben, via un arrangement d'une chanson issue du répertoire traditionnel cajun intitulée *City of New Orleans*.

Chaque intervention du « cow-boy » est conclue par un refrain repris en chœur par le narrateur lui-même et l'orchestre.

Quant aux vidéos « boule à neige », elles sont systématiquement accompagnées d'un thème musical tiré d'un morceau intitulé *Monmon ma 'a pèr** du conteur musicien Réunionnais Sully Andoche. Ces parties sont jouées à la sanza, instrument dont les sonorités rappellent le cliquetis métallique des boîtes à musique mécaniques. Une version complète du morceau interprétée à la Kora clôture le spectacle.

* *Maman j'ai peur*

Les artistes

Nicolas Givran, auteur et metteur en scène



Né en 1977 en banlieue Parisienne d'une mère Franco-Malgache et d'un père Réunionnais, Givran a souhaité, une fois adulte, aller à la rencontre des cultures de ses parents. Il a donc pris, en 1998, un aller simple pour l'île de La Réunion. Cette même année, il a rencontré l'équipe de Cyclones Production. La transposition de la langue créole et l'engagement citoyen de la compagnie ont fait écho à ses questionnements identitaires et idéologiques.

Après une formation de comédien au sein de la compagnie, Givran a joué dans la quasi-totalité des créations de Cyclones, et ce pendant une quinzaine d'années. En 2009, il met en scène et interprète *Dis oui*, un « théâtre-concert » avec le musicien Sami Pageaux, fils de Danyèl Waro, d'après un monologue de Daniel Keene. Suite à quoi il intègre en 2012 la toute première création de la compagnie Morphose en tant qu'interprète/danseur, puis met en scène un concert théâtralisé du groupe de musique Grèn sémé. Son orientation artistique ne cesse depuis d'intégrer cette croisée des disciplines, à l'image de sa collaboration avec la plasticienne Myriam Omar Awadi, avec qui il crée en 2014 une installation performative pour un spectateur intitulée *La Chambre (il va mourir le chien)*.

Dans cette même volonté d'une implication pluridisciplinaire, il intègre en 2012 le groupe de musique Tricodpo en tant que musicien-performeur.

En 2015, répondant à une commande des TÉAT Champ Fleuri | TÉAT Plein Air, il crée le spectacle *L'île*, d'après la pièce *Tout le ciel au-dessus de la terre* d'Angélica Liddell.

Particulièrement intéressé par la transmission et l'éducation artistique, il va dès 2000 encadrer des ateliers en milieu scolaire, puis par la suite accompagner le cheminement artistique de compagnies amateurs, et plus récemment diriger des stages pour les étudiants d'art dramatique du Conservatoire à Rayonnement Régional.

L'aboutissement de ce dernier partenariat avec le conservatoire se concrétisera fin 2018 par la création du spectacle *Qu'avez-vous fait de ma bonté ?* dont la distribution est composée d'anciens élèves tout juste sortis de leur cursus d'études théâtrales.

Cette même année, il crée sa compgnie à laquelle il donne pour nom le titre de cette dernière création qui vient clore un cycle de 20 années de pratique des arts vivants. *La pluie pleure* est donc le premier projet porté par la compagnie *Qu'avez-vous fait de ma bonté ?*

Philippe Gauthier, auteur

Né en 1977 à côté de Lyon, il abandonne rapidement le système scolaire « classique » pour apprendre un métier, la sylviculture pendant un an, puis la coiffure. Parallèlement à ces formations, ou un peu avant, il commence à s'intéresser aux arts. La musique, en pratiquant la guitare, et le dessin.

Pour ces deux disciplines il avance seul, en autodidacte. L'idée de vivre des arts plastiques lui traverse l'esprit, mais un dossier scolaire plutôt mauvais stoppe ses ambitions.

Sa rencontre avec le théâtre ne se fait que plus tard. Hasard de rencontres. D'abord spectateur, il (re)découvre ce moyen d'expression, ce langage. Surpris même d'y trouver quelque intérêt – les pièces, vues jusque-là, ne l'ayant pas... enthousiasmé.

Le hasard des rencontres, encore, l'amène alors à découvrir l'autre côté de ce miroir.

Pour la première fois de sa vie il se retrouve à travailler un texte, puis à le présenter sur scène, devant un public. Ce fut pour lui un électrochoc. A partir de là, il arrête la coiffure et, monté sur Paris, s'inscrit dans une école privée de théâtre.

Commence alors pour lui, comme pour beaucoup d'autres, l'apprentissage du métier de comédien. Il n'ira pas jusqu'au bout de cette formation et arrête après trois semestres. Pourtant, l'envie de raconter des histoires est là. Certainement du fait d'avoir lu et travaillé plusieurs textes, contemporains ou classiques, il se tourne vers l'écriture. Théâtrale, ça va de soi.



Textes publiés :

- *Une jeune fille et un pendu* (Ed. L'école des loisirs)
- *Chant de mines* (Ed. L'école des loisirs) – prix du texte de théâtre pour le jeune public 2010. Recommandé par l'éducation nationale.
- *Balle(s) perdue(s) ?* (Ed. L'école des loisirs) – prix du texte de théâtre pour le jeune public 2013
- *Bouboule et Quatzieux* (Ed. L'école des loisirs) – Recommandé par l'éducation nationale. Prix des lecteurs du Cher 2016.
- *A trop presser les nuages* (Ed. L'école des loisirs)
- *Lily Fil* (Ed. L'école des loisirs)
- *Quelques minutes de silence* (Ed. L'école des loisirs) – prix du texte de théâtre pour le jeune public 2018 – sélectionné pour le prix Collidram

Textes joués :

- *Groink* – compagnie éclats.
- *Occupé (Bouboule et Quatzieux)* – compagnie Bouche Bée.
- *A trop presser les nuages* – compagnie de la Marotte // La manivelle Théâtre.
- *Balle(s) perdue(s) ?* – collectif La bande à Léon.
- *Chant de mines* – compagnie Tout Droit Jusqu'au Matin.

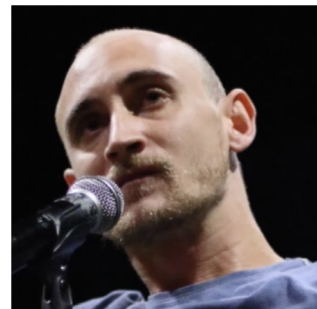
Fabrice Lartin, comédien : **Ben**

Née en 1995 à Saint-Denis de La Réunion, il suit un parcours scolaire classique, mais une fois à l'Université l'orientation vers un choix de métier se fait difficile. Il s'intéresse alors au théâtre, en voyant passer une annonce d'un cours sur le campus. Absolument séduit par cet art, il décide de s'y consacrer et entre au Conservatoire à Rayonnement Régional de La Réunion en parallèle de ses études d'Anglais et de Sciences Sociales. S'ensuivent les stages, les rencontres avec les compagnies, les artistes, les théâtres locaux. La compagnie NEKTAR lui fait vivre sa première expérience professionnelle en le distribuant dans la pièce *Désarmés, le gran kantik*, d'après un texte de Sébastien Joanniez. Lors de son parcours d'études, il participe également à des lectures scéniques et des stages encadrés par le CDN de l'Océan Indien. En 2018, après 4 ans, il sort de son cursus au CRR avec quelques comparses de sa promotion, pour intégrer la distribution de *Qu'avez-vous fait de ma bonté ?*, projet qui fait suite à une master class autour de l'œuvre d'Angélica Liddell encadrée par Nicolas Givran.



Julien Dijoux, comédien : **Victor**

Né en 1994, Julien Dijoux vient de terminer son cursus au CRR de la Réunion. Il a commencé le théâtre par l'option théâtre au sein de son lycée à l'île Maurice. Cependant, en arrivant à La Réunion il s'est éloigné de cette discipline afin d'entamer une licence en Biologie. Au début de sa deuxième année de licence, un ami lui conseilla de se diriger vers le conservatoire de théâtre. Sa professionnalisation s'est construite en parallèle de sa formation d'étudiant, puisqu'en 2017, il intègre la première création de la compagnie Aberash : *De toute mon existence*, mise en scène par Marcelino Méduse. C'est également au cours de ses études théâtrales qu'il a rencontré Nicolas Givran, dans le cadre d'un atelier qu'il menait en marge de la participation d'un groupe d'élèves aux diffusions de son spectacle *L'île*, d'après *Tout le ciel au-dessus de la terre* d'Angélica Liddell. L'aboutissement de ce travail s'est concrétisé par son intégration à la distribution de sa création de 2018 *Qu'avez-vous fait de ma bonté ?*



Julie Moreau, comédienne, danseuse : **la mère**

Julie Moreau est née en 1983 à l'île de La Réunion. À 15 ans, elle apprend les rudiments du breakdance sur le parvis d'un théâtre réunionnais avant de rencontrer la compagnie métropolitaine *Trafic de Styles*, qui la formera au Bboying. Installée ensuite à Paris elle suit une formation au Centre International de Danse Jazz Rick Odums et intègre divers groupes : *Outsidders* de Malika Benjelloun, *Nexxlevel* emmené par P.Fly, figure incontournable de la danse hip hop et participe à une représentation de la « house conference » du chorégraphe Brian Green à New York. En 2010, avec le groupe *Les Swaggers*, elle remporte le titre de vice-championne de France du *Hip Hop International* de Paris. *Swaggers* est aujourd'hui une compagnie reconnue qui a tourné en France, en Europe, en Asie et fait la première partie du concert de Stromae à Bercy. Julie est l'une des premières danseuses Réunionnaises à évoluer à ce niveau international de compétition. Elle milite activement pour la représentativité des femmes dans l'univers du hip hop avec son collectif féminin pluridisciplinaire Meufs Ki Osent (M.K.O.)



Charlie Lallemand, comédien, musicien : le cow-boy

Charlie Lallemand s'est formé à la musique d'abord de façon autodidacte puis en intégrant différentes formations (y compris théâtrales) qui l'ont amené à jouer divers instruments comme du clavier ou des percussions et à composer des morceaux originaux. Dans le même temps, il fréquente l'atelier jazz de Philippe Chavriacouty au conservatoire de musique de Saint-Pierre en tant que guitariste entre 2002 et 2005. A l'issue de ces années riches en enseignements, ses projets musicaux s'orientent plutôt vers des créations originales, surtout des chansons, notamment avec le groupe Lao à partir de 2005. Par la suite, il intègre le groupe Tricodpo. Plus récemment il joue avec la formation Loca et s'implique dans l'élaboration du premier album du groupe Lamandoz en 2018. Cette même année, il participe à l'enregistrement de morceaux musicaux pour le spectacle *Qu'avez-vous fait de ma bonté ?* de Nicolas Givran. Depuis peu, il collabore avec le chanteur de maloya Zanmari Baré sur des projets de chansons qui, si elles ne sont pas encore enregistrées, sont déjà jouées sur scène.



Zanmari Baré, création musicale

De son enfance, Zanmari Baré garde le souvenir précis du maloya qui déjà l'emporte. Car à l'adolescence, dans les années 80, Firmin Viry se grave dans les sillons de sa mémoire et Lo Rwa Kaf, l'homme musique, le fascine (ce sublime « maloyér », « rakontér » et « ralér d'pios »). Puis c'est l'écho des tambours de l'Est de l'île de La Réunion avec Gramoun Lélé en figure de proue, ainsi que l'écoute en boucle d'Alain Peters et son *Mangé pou le cœur*. C'est enfin avec *Gafourn*, la première K7 de Danyèl Waro, que Zanmari entrevoit la longue route à parcourir pour caresser du bout des doigts la fleur du maloya. C'est pendant l'été austral 2013 qu'il enregistre les chansons qu'il a composées et sort dans la foulée son premier opus *Mayok Flér*.



Sami Pageaux-Waro, création musicale

Familier des scènes internationales depuis son plus jeune âge grâce à son père Danyèl Waro, Sami Pageaux-Waro est percussionniste et chanteur multicarte à l'origine du projet Lo Griyo. Autodidacte, collectionneur d'instruments et friand d'organologie, sa vision de la musique est largement perceptible à travers ses nombreuses collaborations sur scène ou sur disque (Danyèl Waro, Ibrahim Maalouf, Ballaké Cissoko, Vincent Ségal, Loy Elrich, Louis Winsberg, Olivier Ker Ourio, Rose-Mary Stanley, Emilie Loiseau...) et ses travaux pour le théâtre, la danse, le cirque et le ciné-concert. Sa vision de la recherche musicale s'articule autour de la matière sonore et des atmosphères tantôt acoustiques à travers les multiples instruments joués : kora, percussions, sanza et chant tantôt électroniques à travers les boucles et autres pédales d'effet. La transe occupe une place importante dans ses univers. Une transe universelle avec comme tronc musical commun : le répétitif et l'évolutif avec l'utilisation des boucles et autres effets analogiques.



Avant le spectacle

Créer un horizon d'attente sur le spectacle en interrogeant la signification du titre *La pluie pleure*. Une analyse stylistique pour les élèves les plus avancés peut-être intéressante. Est-ce une métaphore, une allégorie, une métonymie, une personnification ?

Vous pouvez lire avec les élèves la note d'intention de Nicolas Givran et le mot de Philippe Gauthier (cf plus haut), leur demander de répondre aux questions suivantes qu'il faudra adapter pour les plus jeunes avant que d'en discuter avec eux :

- 1) Quel est le point de départ de ce projet de Nicolas Givran ?
- 2) Quels sont les thèmes dont il voulait parler ?
- 3) Quel rapport peut-on faire entre le rejet des homosexuels qui s'est exprimé lors des manifestations de 2013 et le rapport compliqué que peuvent avoir certaines personnes d'origine réunionnaise avec leur langue maternelle qu'est le créole ?
- 4) En quoi la situation sociale de l'enfant et celle du schizophrène permettent d'aborder ces questions d'une manière qui n'est ni frontale ni didactique ? Qu'est-ce qui est alors rendu possible ?
- 5) Que dit partager Philippe Gauthier avec Nicolas Givran ?
- 6) Pourquoi le thème de l'enfance est si important dans l'écriture de Philippe Gauthier ?

Voici la scène deux du spectacle, lorsque Ben et Victor se rencontrent. Lisez individuellement le texte. Expliquez en quoi le comportement de Ben est singulier. Comment Victor apparaît-il dans ce passage ? Quels types de rapports imagine-t-on que ces deux personnages vont entretenir l'un avec l'autre ? Faites une lecture expressive en classe. Un élève lit les didascalies, un second les répliques de Ben, un troisième celles de Victor.

Ben ouvre son sac et en sort un cahier grand-format petits carreaux et des pochettes de vignettes Panini. Il en ouvre une et en sort les vignettes. Il les trie.

BEN : J'ai, j'ai, j'ai, j'ai pas, j'ai.

Il fait deux tas : les « j'ai » et les « j'ai pas ».

Puis ouvre une autre pochette.

J'ai, j'ai, j'ai, j'ai, j'ai... tro bèl (*trop bien*)

Il ouvre une autre pochette.

J'ai, j'ai, j'ai...

Victor arrive. Debout sous la pluie, il tient son cartable d'écolier au-dessus de la tête pour se protéger de la pluie et observe Ben qui lui, ne le voit pas.

J'ai, j'ai... Oté !

Il ouvre une autre pochette.

J'ai, j'ai, j'ai pas, j'ai, j'ai... pas mal.

Une autre pochette.

J'ai, j'ai, j'ai, j'ai et... j'ai. Vraiment n'importe quoi ces trucs !

VICTOR : Pardon mais...

BEN : T'es qui toi ? Et qu'est-ce que tu fous là ? Hein ?!

VICTOR : Je m'appelle...

BEN : M'en bas l'œil ! Tu veux quoi ?

VICTOR : M'abriter. Ni plus.

BEN : T'abriter ?

VICTOR : De la pluie, oui. Tellement trempé que mes os vont se transformer en éponges de mer.

BEN : T'as cru que c'était quoi ici ? Un palace ?

VICTOR : Au vu de la décrépitation des murs...

BEN : La décrépita-quoi ?

VICTOR : Sion. Décrépitation.

BEN : C'est quoi ça ? *Victor s'avance un peu.*

BEN : Oh ! Tu restes où t'es !

VICTOR : Mais...

BEN : Que dalle !

VICTOR : Je veux juste...

BEN : Tu bouges pas, ok ? Sinon j'te...

La montre de Ben sonne. Il se lève, va à la cabine téléphonique, prend son portefeuille dans la poche revolver de son Jean's – portefeuille accroché au dit Jean's par une chaîne – et en sort une carte téléphonique.

Une réflexion peut être amorcée sur le rôle du fou et de l'enfant dans la littérature.

- Qu'était le « fou du roi » et quelle était sa fonction ?
- Quels sont les exemples de « fous » que les élèves connaissent dans la littérature en général et au théâtre en particuliers ? Qu'est-ce que leur folie permet à l'auteur de dire ?
- Quels sont les grands exemples de personnages enfantins de la littérature ? Quel décalage apporte le point de vue de l'enfant ?

Vous pouvez envisager de proposer à vos élèves de choisir un thème de société et d'écrire un texte adoptant le point de vue d'un enfant ou d'un fou puis de faire une lecture expressive de leur production en classe devant leurs camarades.

Vous pouvez ensuite parler de la scénographie en vous appuyant sur les photographies suivantes que les élèves analyseront :



Décrivez cette photographie du fond du plateau. A quoi nous renvoie chacun des éléments présents dans le décor ? Quelle atmosphère évoque cette photographie ? Quelles sont les émotions que cela suscite ?



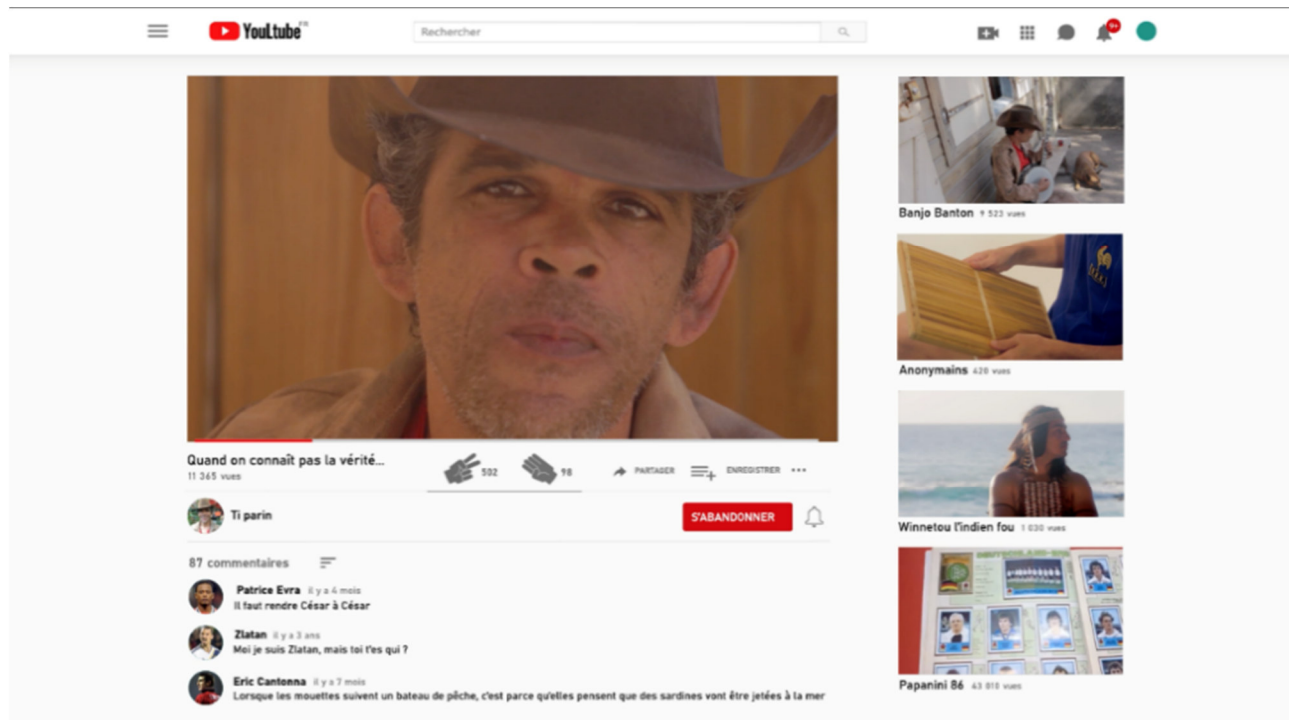
Qui est le personnage de fiction sur cette image ? Quels sont ses pouvoirs, ses caractéristiques ? Quel est le personnage de la pièce qui d'après toi est représenté : Victor ou Ben ? Pourquoi ? Décris sa posture, la manière dont il est habillé et ce qu'il tient.



Que s'apprête à faire le personnage sur la photographie ? Qu'évoque son attitude ? Quels sont les éléments qui nous renvoient à une époque passée ?

Reprendre la photographie précédente. Qu'est-ce qui indique que nous ne sommes pas dans une époque reculée ? Que suscite l'évocation de plusieurs époques différentes ? Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Vous pouvez si vous le désirez leur montrer les deux photographies suivantes pour leur expliquer le dispositif scénique et l'intervention de ces deux « personnages virtuels » que sont le parrain et la maman :



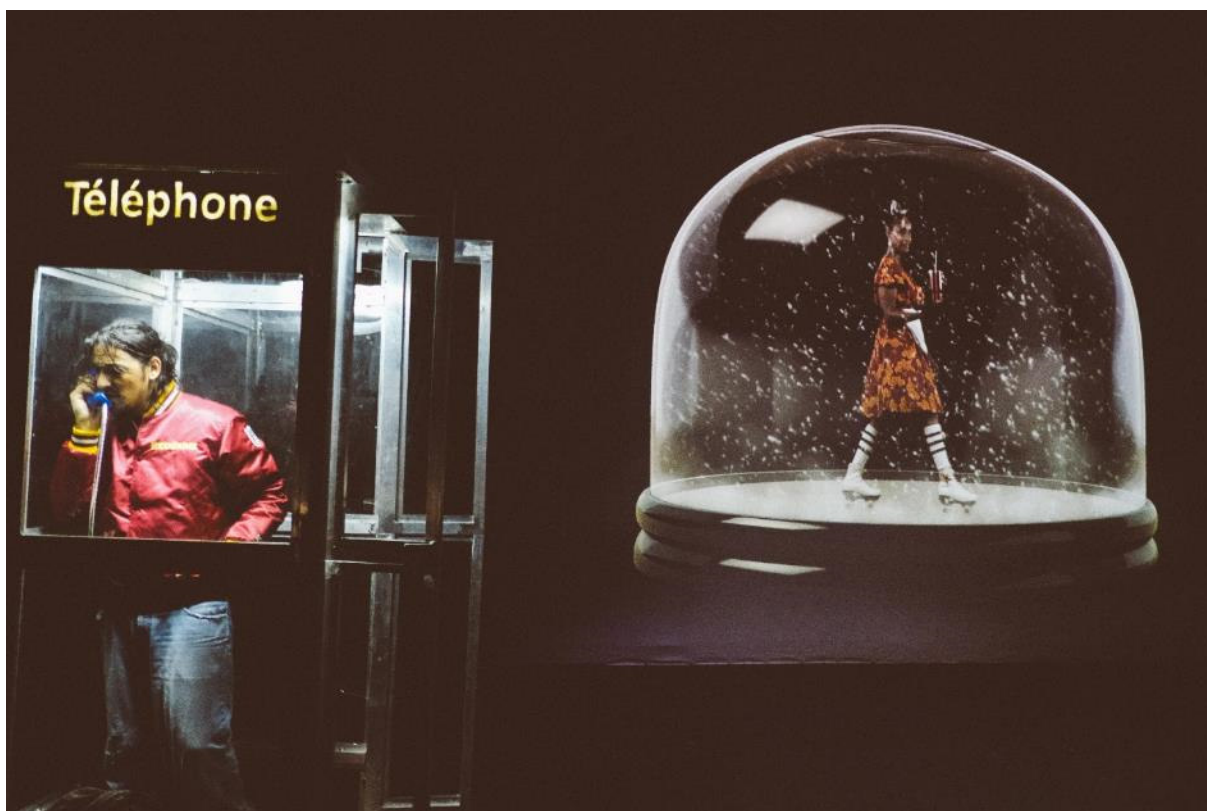
Après le spectacle

Demander à chacun de dire un mot désignant une émotion ressentie durant le spectacle et un détail qu'il a remarqué. Un de vos élèves ou vous-même écrivez les mots clefs au tableau à la façon d'un brainstorming. Quels sont les thèmes qui sont abordés dans cette pièce ? Comment peut-on caractériser chacun des personnages et définir ce qui préoccupe chacun d'entre eux ?

À partir de là vous pouvez proposer à vos élèves de rédiger, en fonction de leur âge et niveau scolaire, soit le récit, soit un compte rendu critique du spectacle auquel ils ont assisté. Ces travaux peuvent être échangés par binômes ou lus à haute voix pour engager une discussion en vue de l'écriture d'un travail collectif (qui peut être proposé pour publication dans le blog des TÉAT ou la page internet, le journal scolaire de l'établissement) ou d'une production individuelle notée.

Ou, vous pouvez projeter ces photographies et proposer aux élèves de travailler à deux, d'imaginer un dialogue qu'ils écriront ensemble en se donnant la réponse, chacun faisant un des personnages (si les élèves sont de sexes différents, il peut être intéressant de demander au garçon d'imaginer les propos de la mère et à la fille ceux du fils). Ils interprètent ensuite ce dialogue devant leurs camarades, chacun jouant les répliques du dialogue écrites par son binôme.





Une réflexion peut être envisagée sur la folie suggérée du personnage de Ben et donner lieu à un travail sur la folie au théâtre et/ou dans la littérature de manière plus générale :

- dossier *Représentation de la folie au théâtre* de Marie-Neige Rovira sur Web Lettres :
<https://www.weblettres.net/spip/spip.php?article12>
- corpus de Marion Duvauchelle :
<http://alternativephilolettres.fr/wp-content/uploads/2017/03/La-folie-au-the%C3%A9%C3%A2tre.pdf>
- un corpus *La folie dans la littérature* proposé par la Casden :
<https://www.casden.fr/Avec-vous-au-quotidien/Decouvrir-et-enseigner/Fiches-de-lecture/La-folie-dans-la-litterature>

Pour les plus jeunes, vous pouvez proposer à vos élèves de relever les fautes dans la lettre de Victor (cf Annexes). Leur demander de rappeler les règles et proposer les corrections. Après une correction collective en classe, leur demander de réécrire correctement la lettre.

Vous pouvez envisager une réflexion sur le statut de la parole et la question de la diglossie et de l'interlecte à La Réunion en proposant une composition sur « Qu'est-ce que prendre la parole ? » ou « Toute parole est-elle autorisée ? » pour les plus âgés ; ou envisager un écrit d'invention à partir de la phrase « Maman dit toujours à moi : « Arrête de causer en créol. Cause en bon français marmay. ».

Pour aller plus loin

Sur le rapport créole/français, *Ki sa mi lé* de Daniel Léocadie permet d'aborder l'acculturation et la façon dont se débat l'individu pour se construire.

Une bibliographie de pièces traitant de l'homosexualité : <http://www.linflux.com/arts-vivants/bibliographie-de-pieces-sur-lhomosexualite/>



Annexes

“LETTRE POUR MADAME DE TOBIRA QUI GARDE LES SOTS DE FRANCE À LES LISEZ DE PARIS”

“Bonjour madame,

Je vous faite une lettre que vous lirez peut être si vous avez le tant.

Mois je suis victor, j'ai 8 ans d'âge mais je fais la taille au dessus et aussi pour la question du mature. Je vous écrit parce que j'ai fait un constat a l'amiable : Votre projet de la loi né pas bien passé pour tous.

A cet effet, comme je citais par dessus, je suis plus mur comme un fruit prêt a tomber amoureux de sa branche. Mais on dirait que tout le monde se désaccorde de dire que si on me croque ce sera comme un fruit défendu.

De par cette fête, votre loi du genre « tous les égo devant le mariage » veut dire que deux hommes qui s'aiment seront des « hommes-au-sexuel », et que c'est un d'accord en commun s'il veulent s'aimer dans l'amour et l'eau fraîche.

Outre, je suis encore un garçon comme j'ai cité tout en haut et j'aime Jeremy qui est un autre garçon de même nature, c'est dire que nous sommes pas encore des adultères en part entière.

Ayant attendu que votre loi, c'est pour les hommes-au-sexuel, est ce que vous pourrez aussi voter une autre dans la faveur des « garçons-au-sexuel » s'il vous plait ?

Dans cette mesure du possible, j'en aurai des assurances de plus être dehors de la loi, ce que vous convenez, permetera que moi et jerémy on pourra vivre au grand jour et sans la contravention de la force de l'ordre des gardiens de la paix.

Veuillez avoir les agréments de mon remerciement d'avance, et je vous prie.

Victor”



Interview de Nicolas Givran aux TÉAT RÉUNION

Nouvelle mue pour le polymorphe Nicolas Givran, et nouvel évènement pour le théâtre réunionnais ! Après avoir porté une très jeune génération de comédiens jusqu'au plateau de Champ Fleuri dans un poème frappeur et radicalement contemporain avec Qu'avez-vous fait de ma bonté ?, il se glisse dans les tiraillements doux-amers de l'enfance avec La Pluie Pleure. Toujours insaisissable, il explore ici d'un ricochet audacieux trois territoires inédits dans son parcours dramatique : l'univers jeune public, l'écriture narrative, et une réflexion sur la langue et l'identité créoles.

La Pluie Pleure marque un nouveau détour dans une œuvre jusqu'ici plutôt conseillée à des adultes avertis : le théâtre jeune public. D'où vient cette envie ?

De ma fille, principalement. J'avais envie, pour une fois, de produire un spectacle qu'elle aurait le droit de venir voir. D'autant que c'est elle qui a en partie inspiré celui-ci puisqu'en 2014, alors écolière, elle m'avait avoué être amoureuse d'une copine de classe. C'était au moment de la Manif pour tous et un jour, en voiture à Saint-Denis, on a croisé un cortège de manifestants très échaudés. Un peu choquée, elle m'avait demandé pourquoi ces gens étaient en colère. C'est de ce moment, qui m'a beaucoup marqué, qu'est né l'un des personnages du spectacle : Victor, 8 ans, amoureux d'un copain de sa classe, fugue pour remettre en main propre à la Ministre de la Justice une lettre demandant la reconnaissance des droits des « garçons-o-sexuels ».

L'autre personnage, Ben, évoque plutôt une autre enfance : la tienne, celle d'un ado créole qui vit en banlieue parisienne et traîne à Pigalle, entre culture hip-hop et nostalgie pour La Réunion...

Oui. Ben, c'est un ado schizophrène écartelé entre le souvenir de sa maman Réunionnaise, qui lui apparaît dans des visions, et le fantasme d'un père inconnu. Lui est convaincu qu'il était un footballeur célèbre devenu patron d'une boîte de nuit un peu louche, et il campe devant cet espèce de non lieu beckettien vaguement inspiré par les sex-shops de Pigalle devant lesquels je trainais quand j'étais jeune. C'est là que se passe la pièce. Être Réunionnais mais grandir en Métropole, c'est très étrange : la langue n'est plus là, à la maison, parce que les parents ne la parlent plus, mais la culture est présente au travers d'une grande nostalgie. Elle arrive en colis de piments et de saucisses, dans quelques vieux vinyles qui surgissent au milieu d'une ambiance sonore faite de dancehall des 90's et de rap. Ce mélange est présent notamment dans la musique de la pièce, qui fait le grand écart entre Lil Wayne et Zanmari Baré, qui nous a fait le plaisir d'enregistrer pour le spectacle avec Samy Pageaux-Waro une reprise de *Momon ma 'a pèr*, vieille comptine de Sully Andoche. En tout cas, pour Ben, la quête de soi passe par ses retrouvailles avec sa langue maternelle.

Tu parles de musique mais plus largement, la pièce est très riche en références pop : cinéma, comics, barmaid à rollers, cowboy...

Oui, parce que c'est un spectacle jeune public mais je voulais m'y retrouver aussi. Il y a un anachronisme permanent qui passe par une multitude de références : Charles Bronson croise Spiderman et la voiture rouge des services sociaux qui effrayait les enfants réunionnais dans les années 60, les boules à neige que les Réunionnais ramenaient en souvenir de Paris à l'époque... Je voulais essayer de faire quelque chose à la Pixar : un spectacle pour les enfants où les adultes se retrouvent dans des clins d'œil. La scénographie s'appuie d'ailleurs beaucoup sur la vidéo, et notamment l'animation, pour parvenir à retranscrire toutes ces images au plateau.